

## Sociologie de la civilisation moderne

(Fondation de la Ville de Paris)

M. Raymond ARON, membre de l'Institut

(Académie des Sciences morales et politiques), professeur

Les deux cours de cette année font suite aux deux cours de l'année précédente. Le premier, intitulé *Théorie de l'action politique*, prolongeait l'analyse de la pensée de Clausewitz dont j'ai rappelé les lignes directrices dans le rapport de l'an dernier. Le deuxième, intitulé *de l'Historisme allemand à la philosophie analytique de l'histoire*, appartenait au même ensemble que les deux cours de *Critique de la pensée sociologique*. En d'autres termes, dans un cas il s'agit toujours de la réflexion sur l'action ou sur la stratégie, dans l'autre de l'épistémologie des sciences sociales ou historiques, de l'effort pour définir et préciser la manière dont nous connaissons le monde dans lequel nous vivons et contribuons à le modeler en le connaissant. Comme ces deux cours ne constituent que les moments d'une recherche étendue sur plusieurs années, le compte rendu s'en tiendra à quelques indications, inévitablement sommaires.

J'avais tenté, au cours de l'année précédente, de montrer en Clausewitz non pas seulement un écrivain militaire, ou un doctrinaire influencé par l'expérience des guerres de la Révolution et de l'Empire, mais un théoricien, imprégné d'esprit philosophique, en quête d'un système conceptuel capable d'embrasser à la fois le nécessaire et le contingent, les abstractions transhistoriques et les données singulières. Une théorie de l'action, conformément à l'intention de Clausewitz, ne ressemble pas à ces traités qui ramènent l'art de la tactique ou de la stratégie à quelques préceptes simples, à quelques formules géométriques. Une théorie de l'action ne supprime pas l'essence même de l'action, à savoir la décision, l'engagement, le risque, le pari. Elle n'élimine ni le hasard, ni les frictions, ni l'unicité des conjonctures. Elle vise au contraire à rappeler aux acteurs — chefs de guerre, chefs d'Etat — les conditions dans lesquelles le destin permanent de l'homme l'oblige à se déterminer, tout en les aidant à se déterminer aussi raisonnablement que pos-

sible. La théorie aide l'acteur à la fois grâce à la synthèse conceptuelle (ou, si l'on préfère, grâce à un système de concepts) et par la collecte de régularités, par l'expérience historique.

A partir de cette inspiration, valable pour toute étude stratégique et que résume la formule de Clausewitz : la théorie est *Betrachtung, nicht Lehre*, je suis passé, dans le cours de cette année, de la théorie de la guerre à celle de la guerre civile ou de la révolution — ce qui constituait dans ma pensée une transition vers le cours de l'an prochain, consacré à la politique non violente. Le point de départ de ma recherche fut une comparaison entre les deux plus fameux théoriciens de la guerre, Clausewitz, le prussien, adversaire et admirateur passionné de Napoléon d'une part, Sun Tzu, le chinois de l'époque des royaumes combattants, dont les écrits authentiques remontent probablement au quatrième siècle avant notre ère. Représentants typiques de deux tendances — la stratégie de la bataille d'anéantissement, la stratégie de la ruse et de la victoire sans choc sanglant —, ces deux théoriciens n'en ont pas moins plusieurs points de rencontre. Pour ne citer que les deux principaux : le souci exclusif de l'efficacité (le machiavélisme au sens vulgaire du terme) et la prédominance de la politique sur la guerre ou du chef d'Etat sur le chef d'armée. Peut-être l'un et l'autre, par des voies différentes, vont-ils au delà de l'analyse des armées et des forces matérielles pour s'attacher aux forces morales et au rôle du peuple.

Par ce biais, tous les théoriciens de la guerre deviennent à un degré ou à un autre théoriciens de la politique ou, du moins, de la guerre populaire ou révolutionnaire. J'ai donc traité des diverses modalités de la guerre non conventionnelle, livrée par d'autres combattants que par les armées régulières, cherchant à élaborer un cadre conceptuel, à rendre possibles les comparaisons historiques, à esquisser quelques préceptes praxéologiques, à juger du légitime et de l'illégitime dans ces sortes de conflits. Clausewitz avait inséré un chapitre sur l'armement du peuple (*Volksbewaffnung*) dans le livre VI de *Vom Kriege* qui traite de la défense. La guerre populaire, la participation des soldats sans uniformes, l'action des partisans s'insèrent donc dans la théorie globale de la guerre. Ce chapitre, oublié au XIX<sup>e</sup> siècle, a été lu, en notre siècle, avec passion : les *guerilleros* espagnols, les partisans du Tyrol et de la Vendée annonçaient les combattants de l'ombre durant la deuxième guerre mondiale, les mouvements de libération du tiers-monde. Analyse des guerres populaires et des guerres révolutionnaires s'appellent l'une de l'autre et conduisent toutes deux à des réflexions sur la violence et sur la révolution.

Les formes non conventionnelles du combat marquent en un sens une régression du droit international dans son effort séculaire pour circonscrire la sphère de la violence et soustraire les populations civiles aux implications

matérielles et morales de l'état de guerre entre les Etats. Il ne reste plus rien, à notre époque, de l'idée dont Rousseau fut un des plus éloquents interprètes, selon laquelle les Etats seuls se font la guerre ; les individus qui appartiennent à l'Etat ennemi, en tant que personnes privées, n'ont rien à voir avec cette hostilité. Il n'y a plus de distinction possible entre personnes privées et citoyens dès lors que ces derniers prennent sur eux-mêmes la responsabilité de leur Etat et s'engagent dans la lutte.

En théorie et en fait, la guerre populaire ne se transforme pas nécessairement en guerre révolutionnaire. Ainsi en fut-il en nombre de cas (les autorités militaires de l'Union Soviétique organisèrent elles-mêmes la guérilla sur les arrières de l'armée allemande). Mais, en certaines circonstances, le glissement devient presque inévitable : le gaullisme voulait animer une guerre populaire contre l'occupant mais, du même coup, il se dressait en rival du pouvoir qui se voulait légitime, établi à Vichy ; il créait donc une situation par nature révolutionnaire, celle-ci étant définie par l'incertitude sur le détenteur de l'autorité légitime, ou de l'autorité qui a mission et droit de désigner l'ennemi. La crise morale des chefs militaires français en novembre 1942, en Afrique du Nord, présente à cet égard une signification exemplaire : amiraux et généraux se demandaient, face au débarquement allié et aux débarquements allemands, qui était l'ennemi et qui avait fonction de le désigner.

Ainsi se découvrait en pleine lumière le lien entre guerre et révolution, l'une selon sa définition étroite conflit entre deux Etats organisés ; l'autre conflit entre deux candidats (hommes ou partis) à l'exercice du pouvoir légitime à l'intérieur d'un Etat. Mais l'exercice du pouvoir légitime comporte le choix de l'ennemi et, à notre époque, celui qui se choisit un ennemi, affirme souvent du même coup sa prétention au pouvoir légitime. Ainsi les mouvements de révolte contre la domination coloniale.

J'ai tenté, en conclusion, de rapprocher génie guerrier et génie révolutionnaire. Chacun connaît le chapitre fameux de Clausewitz sur le génie guerrier. Lénine et Mao Tsé-toung fourniraient la matière nécessaire à un chapitre de même sorte sur le génie révolutionnaire, composé, en une synthèse mystérieuse, d'une capacité presque illimitée de méconnaître les contraintes de la réalité dès lors qu'il s'agit des perspectives lointaines, et d'une capacité presque égale d'apprécier les conjonctures historiques, dans lesquelles il faut se décider. Rêve stratégique et présence d'esprit tactique : dissociation qui caractérise le génie révolutionnaire, non le génie guerrier. Bien plus que Napoléon, Lénine et Mao Tsé-toung ont transformé le monde.

Le cours intitulé de *l'Historisme allemand à la philosophie analytique de l'histoire* partait de plusieurs intentions. Il constituait une préparation au

deuxième tome de l'œuvre sur la conscience historique dont le premier (*Histoire et dialectique de la violence*) a paru cette année. Il m'obligeait à une sorte d'expérience mentale, à un passage incessant d'un langage philosophique à un autre afin de mettre en lumière à la fois la spécificité de chaque problématique, inséparable d'un système conceptuel, et les questions, peut-être communes, implicites dans ces problématiques.

Pour simplifier disons que les philosophes allemands de la tradition dite de l'herméneutique mettent l'accent sur les caractères distinctifs des sciences de l'homme ou de l'esprit. Philosophies de la conscience, de l'interprétation, de la compréhension. La réalité historique apparaît comparable à un texte que l'on déchiffre, à une œuvre que l'on interprète. Les analystes anglosaxons, en revanche, partent, implicitement ou explicitement, de la simple question, à leurs yeux fondamentale, de toute logique de la connaissance historique : est-il possible de formuler des jugements vrais sur des événements passés (le mot d'événement au sens banal de *event*, ce qui s'est passé à un point de l'espace, à un moment du temps) ? Comment ne donneraient-ils pas une réponse positive à une question formulée en ces termes et ne seraient-ils pas amenés à ignorer tout simplement ce qui obsédait les Allemands, depuis Droysen jusqu'à Dilthey et Max Weber. La matière sur laquelle nous formulons des jugements, ce sont des expériences vécues ou les œuvres d'autres hommes. Qu'en résulte-t-il pour la connaissance que nous en prenons ?

Le cours de cette année représente la première phase de cette expérience mentale. Je suis parti du marxisme pour illustrer la thèse que toute doctrine relative à l'histoire prend un sens tout autre selon la philosophie ou l'épistémologie à la lumière de laquelle on l'interprète. De là découle la pluralité des versions du marxisme, hegeliano-existentialiste selon une tradition historiciste ou les catégories de l'herméneutique, objectiviste-structuraliste selon les catégories aujourd'hui à la mode, objectiviste-matérialiste selon la philosophie apparente de F. Engels.

Je suis passé ensuite aux textes classiques de l'école analytique (Hempel, Danto), et à la fameuse controverse Hempel-Dray. En dehors de l'école analytique, il me semble que ni les historiens professionnels ni les philosophes d'autres écoles ne se sont passionnés pour ce débat dont il importe cependant de saisir la signification et la portée. Les analystes veulent de manière générale démontrer qu'il n'y a pas de différence substantielle de méthode ou d'épistémologie entre les sciences selon les objets auxquels celles-ci s'appliquent. Ils choisissent donc le micro-événement — telle décision, telle action d'un individu à un instant du passé — et s'efforcent de démontrer que l'explication de cet événement obéit ou devrait obéir aux mêmes règles que toute explication scientifique. S'ils démontrent leur thèse à propos du micro-événement humain, elle serait démontrée *a fortiori* pour l'ensemble de la connaissance historique.

Je me suis efforcé de montrer en quoi consistait le processus par lequel les historiens rendent effectivement intelligible le micro-événement humain-élaboration d'intelligibilité dans laquelle on parvient, sans difficulté, à retrouver des généralités sans pourtant que la connection singulière se déduise rigoureusement de la proposition générale pour la simple raison que, dans les cas où la décision nous intéresse en tant que telle, elle nous apparaît aussi comme ayant pu être autre qu'elle n'a été, en d'autres termes ni la conjoncture ni la personnalité de l'auteur ne la rendait nécessaire. La référence au récent livre de H. von Wright m'a servi à justifier, sinon à fonder, ma propre théorie.

Le philosophe finlandais, en effet, disciple de Wittgenstein, illustre le passage de la première à la deuxième philosophie de son maître. Du cercle de Vienne à la philosophie du langage, l'analyse peut, dans sa dernière métamorphose, rejoindre la théorie des *Geisteswissenschaften* et la tradition herméneutique (cf. K. O. Apel, *Analytic philosophy of language and the Geisteswissenschaften*).

Le cours de cette année, après la discussion de l'intelligibilité du micro-événement humain, a traité de la définition de la connaissance historique, de la narration ou récit selon les analystes, de la distinction entre *story* et *history*, des sens de la causalité selon les historiens. En bref, j'ai retrouvé, dans le langage des analystes, certains des éléments d'une théorie de la compréhension et du rapport inévitable du récit au moment historique du narrateur. Il ne s'agit donc que de la première phase de l'expérience mentale. En effet, qu'il s'agisse de l'intelligibilité du micro-événement ou de la narration, l'historien construit toujours le monde historique, élabore un objet à l'aide de concepts — objet dans lequel s'insère le micro-événement, concepts à l'aide desquels il crée l'intelligibilité macro-historique. C'est donc cette construction du monde historique que je tenterai l'an prochain d'analyser, sans choisir à l'avance entre le vocabulaire hegeliano-existentialiste et le langage des analystes anglo-américains. L'un et l'autre, finalement, permettent de rendre compte du travail des historiens, sociologues ou économistes.

#### PUBLICATIONS

— *République impériale* (Les Etats-Unis dans le monde 1945-1972, Paris, Calmann-Lévy, 1973, 340 p. in-8°).

— *Histoire et dialectique de la violence* (Paris, Gallimard, 1973, 270 p. in-8°).

#### MISSIONS

*Chichele Lectures*. Trois conférences à All Souls College, Oxford, novembre 1972 sur le thème : *Social crisis and Sociology*.

Louvain (Université flamande), février 1973 : *Destin des Universités*.

Université du Ghana (Accra). Aggrey-Frazer-Gugenheim Memorial Lectures. Quatre conférences sur le thème : *The crisis of higher education* (mai 1973).

#### DISTINCTIONS

Doctorat honoris causa, Université de Louvain, février 1973.

Prix des Critiques, juin 1973 (pour les deux ouvrages cités ci-dessus).